MISSIONS DU PACIFIQUE.

VI Dans une seconde lettre [1], le R. P. LEJACQ continue l'histoire de la Mission du Fort-Ruper. Nous espérons qu'il voudra bien chaque année nous dire les épreuves et les bénédictions qui accompagnent le saint ministère au milieu des peuplades sauvages de la Colombie britannique : toute la famille s'intéresse aux difficultés et aux succès de ses travaux :

Fort-Ruper, le 29 juillet 1866.

A peine étions-nous de retour de notre longue pérégrination que le chef Nawaté arrivait à Fort-Ruper : « Dès que j'ai su que tu étais de retour, je suis venu te voir : voudrais-tu revenir visiter mes gens? Il va y avoir chez moi une nombreuse réunion de sauvages à l'occasion d'une grande distribution de couvertures. » Pour plusieurs raisons, nous crûmes qu'il était plus sage de différer la visite jusque après la cérémonie. Nous renvoyâmes donc le chef en lui disant de revenir dès que la distribution serait terminée. Chip (c'est le nom du chef) fut fidèle. Il arriva le soir et dormit dans les loges sauvages. Les Kouakouals ne manquèrent pas de le tourner en ridicule de ce qu'il venait ainsi prendre le prêtre gratuitement. Le matin, il se présente à nous avec son équipage, c'est-à-dire deux hommes faits et trois garçons. Afin de mettre de l'entrain, nous leur donnons un drapeau qu'ils courent hisser au sommet de leur mât, et nous plaçons une croix à leur boutonnière. Quand tout est prêt, Chip s'arrête et dit : « Mais que

[1] Voir la première, numéro précédent, p. 50.

vas-tu me payer? » Je le regarde avec des yeux étonnés et je lui demande : « Chip, est-ce toi qui parles ou sont-ce les Kouakouals? » Voyant que toutes les ruses de l'art oratoire demeurent impuissantes, je dis sèchement : « Chip, si tu ne veux pas conduire le prêtre sans arrière-pensée, je n'y vais pas. » Et les sauvages parurent décidés à repartir sans m'emmener. Le R. P DURIEU courut après eux pour reprendre le drapeau et finit par détruire la mauvaise impression produite par les Kouakouals sur l'esprit de Chip, qui, au fond, est un brave homme, un véritable chef. Si nous avions un chef comme Chip dans tous les camps, nous pourrions réussir bien vite à faire quelque chose de ces sauvages.

Ce qui précède peut vous donner une idée de l'esprit intéressé qui a cours parmi ces tribus : rien pour rien. Elles n'admettent pas la maxime : Il vaut mieux donner que recevoir: *beatius est dare quàm accipere.* Ils sont prompts à recevoir et lents à donner. Nous qui avons mission de les civiliser, nous sommes tenus de prendre les moyens nécessaires pour leur donner un autre esprit, l'esprit chrétien. Il nous en coûtera parfois, mais quel bonheur si nous réussissons !

J'avais formé le projet de partir sans provision aucune, afin d'habituer les sauvages à avoir soin du prêtre, à le considérer comme un des leurs. Tant que les sauvages nous regarderont comme des étrangers, nous ne ferons rien avec eux. Je ne pris donc que mon lit et ma chapelle. Quand nous fûmes dans le canot, mes hommes, qui n'avaient jamais vu de blancs voyager aussi à la légère, me témoignèrent leur étonnement : « Mais où sont tes provisions? » A mon tour, je leur demandai : « Meurt-on de faim chez les Nawatés? Ne trouve-t-on rien à manger chez eux? » J'avais touché la corde sensible. Ils se mirent aussitôt à vanter leur pays, à énumérer toutes les richesses des Nawatés. Lorsqu'ils eurent fini, je dis en riant : « C'est bon ! c'est bon ! comme je le vois, je ne mourrai pas de faim chez les Nawatés ! »

Nous eûmes la pluie tout le long de la route : il commençait à faire nuit quand nous arrivâmes. A peine débarqués, Chip alluma un grand feu, et, pendant que je faisais sécher

mes vêtements, les sauvages vinrent me souhaiter la bienvenue. Ils se rangèrent autour du foyer. Le chef n'eut rien de plus pressé que de leur communiquer la fameuse nouvelle que je n'avais apporté aucune provision. Je profitai de l'occasion pour leur dire mon avis là-dessus. Ils furent flattés, ils applaudirent : « Tu te fais Nawaté, tu rejettes les blancs, c'est bien! c'est bien! » Aussitôt un vieux chef se lève et me dit : « Chef, tu arrives de loin, tu dois avoir faim : viens dans ma loge, j'ai de la farine et de la mélasse. » Je ne me fis pas prier longtemps : le vieux avait deviné juste, j'avais réellement bon appétit. Je le suis dans sa loge, où l'on se hâte de me préparer un siége à côté du feu. Pendant que la vieille, la figure rayonnante de bonheur d'avoir le prêtre pour son hôte, me préparait des galettes, son mari me parlait du bon vieux temps, me montrant tous ses papiers. Ces sauvages sont avides de papiers, c'est-à-dire de petits billets de recommandation. Quand un sauvage croira vous avoir bien traité, il vous dira : « Maintenant, fais-moi un papier. » Ceux qui ont un grand nombre de ces papiers en sont très-fiers : ils les conservent précieusement dans une petite cassette *ad hoc* et ne manquent pas de les montrer à tous les blancs qui passent.

Je me régalai de galettes et de mélasse, et quand je dis adieu à mon vieux chef, il me parla ainsi : « Maintenant, tu sais où est ma loge : j'ai beaucoup de farine et de mélasse. Quand tu voudras manger, viens ici : tu seras toujours le bienvenu : tout ce que j'ai est à ta disposition. »

Je restai cinq jours dans le camp. Je ne fis pas grand'chose. Tout ce que nous pouvons souhaiter pour le moment, c'est d'acquérir de l'influence sur l'esprit de nos sauvages, de les habituer à considérer le prêtre sous son véritable point de vue et par là de faire tomber tous les préjugés qu'on leur a donnés. Nous ne pouvons encore entamer la morale et nous nous consolons en disant que le monde ne s'est pas créé en un seul jour et que petit à petit l'oiseau fait son nid.

Un jour Chip vint me trouver : « Quand comptes-tu retourner au Fort, me dit-il? — Je ne sais pas. — Comptes-tu rester longtemps encore? — Je ne sais pas. Pourquoi? Etes-

vous fatigués de moi? — Non, mais mes gens ont envie d'aller à la pêche : le temps est beau, c'est la saison ; nous devons faire nos provisions d'hiver. Ils ont peur que tu te fâches, s'ils partent pendant que tu es ici. Ce n'est pas qu'ils soient fatigués de toi ! quand la pêche sera finie, on ira te reprendre au Fort. » Je lui répondis : « Je ne veux pas vous empêcher de faire vos provisions d'hiver ; allez, je ne me fâcherai pas : j'ai le cœur content des Nawatés. » Le lendemain matin, on profita de la permission : tout le camp délogea pour aller faire en différents endroits la pêche au halibot. Il ne resta au camp que Chip et sa famille, et les hommes de médecine ou frelons qui vivent aux dépens du public. Quelques chiens, voyant leurs maîtres s'éloigner, s'assirent sur la grève et levant la tête se mirent à crier de la manière la plus piteuse. Je demandai à un enfant ce qu'ils avaient. Il me répondit : « Ils pleurent ! » C'était la première fois que je voyais pleurer des chiens, cela m'impressionna. Il fallait les voir rôder dans le camp, puis revenir se placer sur le bord de l'eau, lever la tête et crier lamentablement !

Quand tout le monde fut parti, je dis à Chip : « Maintenant je voudrais m'en retourner ! » Il me demanda encore ce que je lui donnerais pour sa peine. Je ne répondis rien, je baissai la tête et manifestai mon mécontentement. Alors, il me dit : « Je n'ai pas de canot ; dis à un tel de te conduire ! » Là-dessus, je relève la tête : « Je ne dirai rien à personne : tu es le chef et c'est à toi que je dis ceci, et rien que ceci : *Chip, je veux m'en retourner demain matin.* Maintenant, fais ton cœur, j'ai fini de causer : le prêtre n'aime pas à parler beaucoup. »

Le lendemain, le chef et sa femme, dans un petit canot, vinrent me reconduire au Fort. Nous ne prîmes pas de provisions avec nous, nous comptions arriver avant la nuit ; mais nous avions mal calculé. Le vent contraire nous prit en route, nous ramions de toutes nos forces et nous n'avancions que lentement. Nous luttions contre vent et marée ; au coucher du soleil, nous étions encore bien loin... Il faisait nuit depuis longtemps, nous ramions encore. Je voulais arriver au Fort à tout prix. Enfin, Chip s'arrête pour écouter : on entendait le

bruit des vagues qui se brisaient en mugissant contre les rochers : « Il faut camper ici, dit-il, nous ne pouvons doubler la pointe là-bas : tu entends... la mer est trop mauvaise, notre canot est bien petit et il fait noir : il est bon de camper ici, on est à l'abri. »

Il n'est guère attrayant de camper sur un rivage désert sans avoir rien à manger, après une journée de fatigue, sans tente lorsqu'on est menacé de pluie, sans feu avec un vent de sud-est qui a passé sur le sommet neigeux des montagnes... Néanmoins, il fallait se résigner. Nous débarquons dans les ténèbres : il faisait nuit comme dans un sac de charbonnier. Quoique je ne sois pas à comparer à notre Frère irlandais John BURN, à qui j'avais coutume de dire : « Frère, nous sommes heureux que le bon Dieu ait placé le soleil si haut : si vous pouviez poser la main dessus, vous le mettriez dans votre poche pour vous en servir au besoin ! » Cependant, j'aime mieux la lumière que les ténèbres : aussi, dès que je pus, j'ouvris ma caisse et allumai une chandelle afin de voir où poser les pieds. Quand nous fûmes casés dans le bois, le chef me demanda : « As-tu faim ? nous n'avons rien à manger. » Certes ! si j'avais faim ! à jeun depuis le matin, ramant comme un galérien toute la journée, mon estomac réclamait impérieusement un peu de nourriture. Les bons sauvages me plaignaient. La femme me pria de lui prêter ma chandelle, et, s'armant d'un bâton, courut sur la grève pour déterrer des *clams;* mais, hélas ! la marée était trop haute : elle ne put trouver que quelques petits coquillages qu'elle m'offrit de bon cœur. Eux se régalèrent d'une espèce de *guémou.* Après mon léger repas, j'étendis mes couvertures au pied d'un arbre séculaire aux branches touffues, et le travail de la digestion ne troubla point mon sommeil. Le matin, je fus réveillé par un bruit qui sortait de mon arbre protecteur : en ouvrant les yeux, j'aperçois, perché au-dessus de ma tête, un gentil petit écureuil qui me regardait avec des yeux étonnés. De temps en temps il poussait un petit cri courroucé : il se plaignait, sans doute, dans son langage, de ce que nous étions venus troubler le repos de sa solitude.

Je me lève et crie à mes gens : « Debout! il est grand jour! » En un clin d'œil, le canot est à l'eau et nous sommes à la rame : nous avions hâte d'arriver quelque part, afin d'avoir un peu de nourriture et de renouveler ainsi nos forces affaiblies. Le vent était toujours contraire, les vagues avaient grossi et notre petit canot bondissait comme un faon de biche. De temps en temps la vague, en passant, nous lavait la figure. Au moment où nous doublâmes la fameuse pointe, nous fûmes inondés; le canot se remplit d'eau à moitié : mon bréviaire et quelques papiers que j'avais prirent un bain.

Au delà nous aperçûmes, au fond d'une baie très-étendue, la fumée d'un campement : nous nous dirigeâmes de ce côté en ramant avec une nouvelle vigueur. Il était dix heures quand nous atteignîmes le camp : il était occupé par plusieurs familles kouakouales qui se livraient à la pêche du saumon d'automne. Je saute à terre et je cours dans une loge en criant · « J'ai faim! j'ai faim! » La matrone du logis détache sa chaudière et met à cuire du saumon frais. En attendant, les enfants m'apportent une brassée d'une plante marine qui n'a pas mauvais goût. D'ailleurs, quand on a bon appétit, on trouve tout bon. Sans doute, la nourriture sauvage ne vaut pas celle des blancs, mais j'en serai toujours satisfait quand les sauvages me la donneront de bon cœur. Je suis vrai sauvage dans l'âme, et tout ce que les sauvages mangent, je puis le manger : depuis leur guémou jusqu'à leur halibot, qui est aussi dur à manger que du bois sec. Il n'y a qu'une chose que je ne puis encore aborder : c'est leur huile de petit poisson. Sous ce rapport, mon estomac n'est pas encore parfaitement indianisé ; mais, avec un peu de patience, cela viendra. Tout cela ne m'empêche pas de trouver bon ce qui est bon, et je crois franchement que le régime sauvage aide puissamment à développer la sensibilité des papilles nerveuses du palais. A mon retour des Nawatés, le Frère John Burn me servit une tasse de café et une jambe d'outarde. Je vous assure que je n'avais jamais auparavant trouvé au café une saveur si exquise et à l'outarde un goût si délicat. Maintenant que nous sommes de retour sains et saufs, nous

allons nous reposer un instant pour réparer nos forces...

Trois jours après, un canot nemkrès arrivait au Fort pour prendre le prêtre. Je pars de nouveau sans provision aucune ; mais mon plan n'eut pas le même succès. Quelques coureurs de Victoria, prétendus esprits forts, me tournèrent en ridicule. Il n'y eut que le jeune homme chez qui j'étais descendu qui me donna la nourriture nécessaire : les autres ne m'invitèrent point. Et comme mon Taboutlas, c'est le nom du jeune homme, n'était pas riche en provisions, je fis pauvre chère.

Les Nemkrès ne montrèrent pas le même empressement pour la prière que les Nawatés. Au bout de quatre jours d'essais, je me décidai à partir. Mais j'eus un peu de peine pour quitter le camp. Quand je parlai de partir à mon jeune homme, il me demanda : « Que vas-tu payer ? » Vous connaissez la réponse : « Moi, rien. — A ce compte, répliqua-t-il, tu n'auras personne : les hommes causent beaucoup ; moi, j'irai volontiers, mais je suis le seul. » Les coureurs de Victoria avaient monté la tête à tous les Nemkrès. Il fallait pourtant partir, et partir gratis ! Comment faire ? Attendez. — Je dis à mon jeune homme : « Viens avec moi où sont les hommes ? » Il me conduit au bout du camp, où je trouve une grande partie des hommes réunis, occupés sans doute à discuter politique (sauvage, s'entend). Je commence tout doucement : « Je veux retourner ; il me faudrait un canot et des gens, etc... » Les coureurs de Victoria me lancent aussitôt à la tête : « Que vas-tu payer ? » Moi, je leur fis un discours pour leur montrer que ce n'était pas ainsi qu'il fallait traiter le prêtre, etc., etc. Je battais l'air. Voyant que mon éloquence demeurait sans effet, je pris un air sérieux et, regardant les coureurs de Victoria dans le blanc de l'œil, je prononçai ce qui suit avec le ton d'un oracle : « Inutile de tant causer : je veux partir aujourd'hui, ou nous *verrons*. Il me faut un canot et quatre hommes. Je ne paye rien. Est-ce clair ? Maintenant, arrangez-vous : j'ai fini de causer. » Je fais un demi-tour sur mon talon et retourne dans ma loge.

Mon coup d'autorité avait porté. Quelques moments après,

Tahoutlas rentre et dit : « C'est bon, on va partir ! » Quatre jeunes gens, armés de leur natte et de leur rame, étaient déjà sur la grève à m'attendre. Je monte dans le canot, hisse mon pavillon au bout du mât : à ce signal, tous les hommes ôtent leur couvre-chef, font le signe de la croix et me crient : « Adieu ! »

Pendant le trajet, mon jeune homme, Tahoutlas, tua un ours noir, à environ six milles de Fort-Ruper. Nous longions le rivage à cause de la marée contraire. Tout à coup, au détour d'une pointe, un des jeunes gens crie : « Sht : tlac (Un ours) ! » Aussitôt toutes les rames sont silencieuses, toutes les têtes s'inclinent dans le canot : on craignait de donner l'alarme au terrible quadrupède. Mon Tahoutlas prend son fusil et saute à terre : nous, dans le canot, nous nous cachions derrière une roche. J'avais envie de voir l'ours, mais j'avais beau regarder, je ne distinguai rien. Je demandai tout bas à mes compagnons où il se trouvait. Ils levèrent le doigt : « Ne vois-tu pas là-bas, loin, sur la grève, à la lisière du bois, une chose noire ? » J'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais rien, et cependant l'ours était là. Après une demi-heure d'attente, nous entendons un coup de feu suivi d'un grognement sourd et prolongé. Nous sautons sur nos rames et nous faisons voler le canot. Nous n'étions pas arrivés en face de l'endroit, que nous entendons un second coup de feu, suivi du cri de victoire : l'ours était par terre cette fois. Nous sautons hors du canot et nous nous dirigeons vers le lieu où nous avions vu la fumée, et là nous trouvons Tahoutlas assis sur le dos d'un grand ours noir étendu sans vie. Le jeune homme était fier. Il avait eu un moment d'effroi en voyant l'ours se diriger vers lui après le premier coup de feu, mais il avait eu le temps de se cacher derrière un arbre, de recharger son fusil et de faire à sa victime une dernière blessure.

Dès que ses gens furent de retour de la pêche, Chip, fidèle à sa promesse, revint au Fort prendre le prêtre. Lors de mon premier voyage, il me fit la remarque qu'il ne convenait pas que le prêtre couchât dans les loges sauvages au milieu de

la vermine et de la fumée, qu'il avait l'intention de bâtir une petite maison à la blanche pour servir de demeure au prêtre toutes les fois qu'il irait voir les Nawatés : je trouvai l'idée excellente et je lui fis des compliments. Cette fois il m'annonça que la maison était en construction et il m'invitait à venir présider aux travaux. Je partis donc emportant avec moi quelques livres de clous. Tout le temps de mon séjour on travailla à la construction : c'était une petite maison en planches sauvages : elle a douze pieds sur vingt. Ils se cotisèrent entre eux pour fournir les planches. Avec Chip, je fis le tour des loges et chaque famille donna son offrande. Le manque d'outils ne permettait pas à beaucoup de travailler simultanément : mon ouvrier le plus intrépide, c'était Chip.

On me traita comme un roi : c'était à qui m'aurait à manger chez lui. Je fus régalé de pommes de terre nouvelles, de poisson frais et de graines. Ils eurent bientôt remarqué que je faisais honneur à une certaine graine que nous appelons raisin sauvage et que les Anglais appellent *cellal-berry :* à partir de ce moment, quand quelqu'un voulait m'inviter, il commençait par envoyer sa femme cueillir le raisin sauvage.

Le chef me vantait toujours ses Nawatés, disant qu'ils ne sont pas buveurs comme les autres sauvages. Le jour de mon arrivée, on avait bu dans le camp. Pendant que je me chauffais chez Chip, les hommes vinrent encore autour du feu me souhaiter la bienvenue. Un de ceux qui avaient bu voulut venir aussi. Dès qu'il eut mis le nez à la porte, Chip lui fit signe de s'en aller (il ne voulait pas que je susse que l'on avait bu) : l'ivrogne s'avançait toujours. Chip avait beau lui faire signe : l'autre n'en faisait pas de cas. Là-dessus, le chef se lève, prend mon individu au collet, le pousse dehors en lui allongeant un grand coup de pied... Moi je causais avec les hommes, faisant semblant de ne pas savoir ce qui se passait sur l'arrière-scène, mais je disais tout bas : « C'est bien, Chip, tu es chef. »

La boisson fait le malheur de ces sauvages : c'est la première chose à proscrire. Pendant mon séjour à Nawaté, ar-

riva un canot memlelakrêla chargé de wisky : si j'avais pu le savoir à temps, les trafiquants n'auraient pas débarqué. Dès que je suis sûr du fait, je vais les trouver et leur dis : « Vous avez de la boisson, gare à vous si vous donnez à boire ici ! » On ne tint pas compte de ma défense. Un jour, après midi, nous travaillions à ma maison, : peu à peu tous mes ouvriers disparaissent les uns après les autres. Je ne savais ce qu'ils étaient devenus. Tout à coup l'idée me vient : ils sont à boire ! Je fais le tour des loges et je. finis par trouver tous mes hommes réunis et assis en cercle : un jeune homme, armé d'une bouteille et d'un verre, faisait la ronde, donnant la goutte à chacun. Dès que mon ombre se montra à la porte, la bouteille et le verre disparurent comme par enchantement. Je demande en entrant : « Que fait-on ici ? on boit ? »

L'échanson vient aussitôt au-devant de moi : « Non, non, on va faire une distribution de couvertures. — On a bu, » dis-je, et je montre du doigt, dans un coin, une bouteille vide qu'on n'avait pas eu le temps d'escamoter. Il court prendre la bouteille : « Tiens, c'est vide ! Oui, nous avons bu chacun un tout petit coup : une bouteille entre tous ! Regarde, nous sommes nombreux ! mais maintenant, c'est fini. Tu peux t'en aller. Va, n'aie pas peur, on ne boira pas. — Je veux que tout le monde quitte cette maison, » dis-je d'une voix solennelle. Mais ils n'entendaient pas de cette oreille : ils avaient goûté la boisson et ils en voulaient encore. Aussi firent-ils tous leurs efforts pour me forcer à partir : « On va distribuer des couvertures. » Je leur dis carrément : « Je serai le dernier à quitter cette maison, » et je vais m'asseoir dans un coin. Sur ces entrefaites, je vois circuler derrière les couvertures une boîte en fer-blanc remplie de boisson. Je me lève : « Qu'on me donne cette boîte. » L'échanson la saisit et ne veut pas me la livrer : d'un coup de pied, je la fais voler en air et je l'arrose, lui et moi, de la maudite boisson. Ce fut tout un remue-ménage : on parle haut. J'impose silence et je commande encore : « Je veux qu'on quitte cette maison. Qui est ici le chef ? personne, je le vois. Si tu es chef, Chip, tu feras sortir tes gens et tout de suite. » Chip

élève la voix et tout le monde défile devant moi : je fus le dernier à quitter la loge, j'en fermai la porte sur les marchands de wisky. On but encore dans le camp, mais la nuit, en secret, quand on savait que je dormais.

Un matin, j'étais assis à côté du feu, pendant que la femme du chef me préparait à déjeuner. Un jeune homme qui avait bu vint s'asseoir à côté de moi : il me présenta la main ; je la refusai en disant : « Va-t'en, tu as bu, le prêtre ne touche pas la main à des ivrognes. » Cela ne lui allait pas : il essaya tous les moyens de me gagner : il épuisa les ressources de l'art oratoire, il me dit qu'il n'était pas ivre, qu'il savait bien la prière, qu'il avait le cœur bon. Il m'invita à aller manger dans sa loge. A toutes ses instances, je ne répondais qu'un mot : « Va-t'en, tu as bu ; le prêtre ne va pas manger chez des ivrognes. » Il y avait du monde dans la loge : bientôt on sut dans tout le camp comment j'avais traité ce jeune homme parce qu'il avait bu, et depuis, quand quelqu'un se livre à la boisson, il se garde bien de m'approcher.

Pour me reconduire au Fort, Chip ne vint pas : il me donna deux hommes et trois enfants, et il leur recommanda expressément de retourner aussitôt après m'avoir déposé sur le rivage et de ne pas dormir à Fort-Ruper. Pourquoi ? Chip avait sans doute de bonnes raisons. Nous allions partir, quand la femme du chef vint au canot avec un vase de pommes de terre cuites : « Chef, c'est pour toi, afin que tu n'aies pas faim pendant la route comme la dernière fois que tu es venu. » Je fus flatté de cette marque d'attention. Mais devinez dans quel vase elle m'apporta ma provision, dans quel vase je mangeai tout le temps que je fus à Nawaté ?... J'en avais deux à mon service : dans l'un, on me servait le poisson ; dans l'autre, mes pommes de terre.

Peu de temps après mon retour, j'appris que l'un de ceux qui m'avaient ramené au Fort venait d'être assassiné par les Kouakouals : c'était l'esclave de Chip, nomme Kiok, un brave homme que j'aimais beaucoup. Je fus sincèrement affligé en apprenant la nouvelle de sa mort. Kiok était venu traiter au Fort-Ruper. Un dimanche matin, il s'en retournait tout seul

dans son petit canot. A peine était-il sorti de la baie, qu'un canot kouakoual monté par trois jeunes gens se mit à sa poursuite : ils l'atteignirent à six milles d'ici, et en l'abordant ils l'assassinèrent.

Pourquoi les Kouakouals ont-ils assassiné Kiok? Je n'en suis pas certain, mais je suis persuadé que le prêtre y est pour beaucoup. Les Kouakouals étaient irrités de voir les Nawatés venir prendre le prêtre : ils firent tout ce qu'ils purent pour les en détourner. Voyant que leurs paroles n'avaient pas d'effet, ils ont eu recours aux voies de fait. Mais la mort de Kiok n'est pas restée impunie.

Dès que Chip apprit le meurtre de son esclave, il vint au Fort avec un canot rempli de guerriers. Avant d'agir, il voulut nous consulter. Nous lui dîmes de ne pas engager la lutte, mais de porter plainte au navire de guerre qui est chargé de la police de la côte. Chip suivit notre conseil et s'en retourna sans commettre aucun acte d'hostilité. Le navire parut bientôt; mais il ignorait encore le crime et il passa outre. A son retour, il met ses chaloupes à l'eau et envoie à terre une centaine de soldats, avec ordre de ramener prisonniers les trois jeunes gens accusés du meurtre de Kiok. Tout ceci se passait à notre insu. Nous entendions du bruit dans le camp, mais sans en connaître la cause. Le matin, les enfants du Fort étaient venus à l'école comme à l'ordinaire. Je les accompagnai après la leçon. Quel n'est pas mon étonnement, en débouchant dans le camp, de voir les soldats anglais rangés en ordre de bataille au pied du glacis du fort, et les sauvages, la figure barbouillée de noir, tous armés de fusils, d'arcs et de flèches, dansant, criant et faisant du bruit! Je passai derrière le camp avec les enfants et j'entrai au fort par une porte dérobée. Toutes les portes étaient fermées et les engagés de la Compagnie étaient à la galerie. Dès qu'on m'aperçut, on vint m'ouvrir, et je montai aussi à la galerie afin d'être témoin des manœuvres.

La marée était basse, et la mer en se retirant avait mis à découvert une grande plage de sable blanc. Les sauvages s'y réunirent en brandissant leurs armes, en poussant leur cri de

guerre et en faisant mille grimaces : ils essayaient sans doute d'effrayer les soldats anglais.

L'officier qui commandait les troupes était un homme calme. Il fit exécuter à ses soldats une manœuvre qui me plut beaucoup. Pendant que les sauvages faisaient leurs simagrées sur la grève, il commande à ses troupes de marcher droit à eux. Les sauvages ouvrent leurs rangs pour leur faire place et se groupent à droite et à gauche. Les Anglais se partagèrent en deux corps faisant face aux deux groupes et se postèrent comme pour leur dire : « Eh bien ! quand vous serez prêts ! » Les sauvages, devenus plus humbles, se retirèrent peu à peu et laissèrent les soldats maîtres de la grève. Ceux-ci gardèrent leur position pendant quelque temps, puis mirent leurs fusils en faisceaux et se livrèrent à la promenade pour se réchauffer les pieds, car il faisait bien froid. Ces événements se passaient quelques jours avant Noel et nous avions une neige abondante.

L'officier donna une heure aux sauvages pour délibérer : si, dans une heure, les trois jeunes gens n'étaient pas livrés, on devait bombarder le camp. Là-dessus, je m'en retournai à la maison. En traversant le camp, je rencontrai un des chefs, je lui dis : « Joë, ceci va mal, il va vous arriver malheur ; ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Tu es chef, parle à tes gens, fais rentrer tous les fusils et livrer les trois jeunes gens, autrement on va brûler vos maisons et briser vos canots. » Il ne voulut pas m'écouter. « C'est bon, faites à votre tête, vous verrez ce qu'il en adviendra. »

Après le dîner, nous vînmes tous les trois au Fort : en cas d'un bombardement, nous n'étions pas en sûreté dans notre maison. L'heure d'armistice écoulée, les soldats remontent dans leurs chaloupes et s'en retournent au navire, qui vient se placer au milieu de la baie, en face du camp, et commence à parler tout haut. Les sauvages, qui ne s'attendaient pas sans doute à cette conclusion, voyant que ce n'est plus un jeu, prennent leurs jambes de dimanche et se sauvent dans les bois ; il fallait les voir courir, les pauvres diables ! Il paraît que les pointeurs du navire n'étaient pas des plus habiles,

les bombes et les boulets ne firent pas grand mal : une seule loge s'écroula.

Les sauvages, néanmoins, commencèrent, ou plutôt feignirent de commencer à avoir peur. Ils vinrent crier au Fort qu'ils consentaient à livrer les trois jeunes gens. M. Compton, le bourgeois, leur dit de baisser leurs pavillons et de hisser un pavillon blanc. Des jeunes gens courent aussitôt dans le camp pour exécuter la manœuvre prescrite. Le navire continuait de tirer. Pendant que l'un des sauvages se hâtait de hisser le pavillon, un boulet s'enfonça dans la côte à quelques pieds au-dessous de lui : il fit quelques pas en arrière, mais il revint à la charge et ne se retira qu'après avoir réussi dans son entreprise. Mais le vaisseau ne fit attention à aucun de ces signaux et continua son feu. Ce ne fut que lorsque M. Compton eut arboré un drapeau blanc que le navire arrêta son feu. Aussitôt une chaloupe est envoyée ; mais aucun des sauvages ne vint parlementer. L'officier n'était pas de bonne humeur. Comme il était tard, on suspendit l'affaire jusqu'au lendemain, et nous nous retirâmes chez nous.

Les sauvages furent sur pied toute la nuit, ils charriaient leurs effets dans les bois ; c'était une preuve qu'ils ne voulaient pas livrer les meurtriers. De bon matin, les soldats étaient à terre, ils prennent possession du camp et l'officier fait dire aux sauvages que si dans une demi-heure les trois coupables ne sont pas livrés, il brûlera tout. Mais les sauvages n'envoyèrent aucune réponse. Au signal donné, les soldats s'arment de leur épée et se mettent à couper, trancher, démolir et enfin à brûler. C'est un spectacle effrayant que celui d'un camp en feu ; les loges, en bois de cèdre, brûlaient avec une rapidité effrayante et un petillement formidable ; quand la flamme s'éleva au-dessus des loges, les femmes du fort se prirent à pleurer. Pour nous, nous ne pouvions que reconnaître un châtiment exercé par la justice de Dieu à l'égard d'une peuplade qui avait abusé de toutes ses grâces. Les maisons brûlées, on brisa les canots. Les soldats emmenèrent à bord une vingtaine de prisonniers en guise d'otages. Et la journée était finie...

Un petit incident se mêla à ces scènes douloureuses. Laissez-moi vous le raconter. Il y avait dans le camp un corbeau apprivoisé auquel on avait coupé les ailes. Un marin le vit perché sur un canot. Le prenant pour un corbeau sauvage et étonné de sa hardiesse, il saisit une pierre et la lui lance. Le corbeau ne s'envole pas. Il en ramasse une seconde, une troisième, une quatrième, s'approchant de plus en plus près à chaque coup. Le corbeau se contentait de baisser la tête et de regarder le marin de travers. Celui-ci, furieux, fait entendre un juron énergique, s'élance sur le corbeau le sabre haut et lui tranche la tête.

En retournant à la maison, nous passâmes sur les ruines fumantes du camp. Les sauvages commençaient à sortir de leurs cachettes, et, la fureur dans les yeux et la rage dans le cœur, ils regardaient en silence les restes de leurs loges. Le navire anglais a donné une leçon aux sauvages, Dieu veuille qu'ils sachent en profiter!...

Depuis longtemps déjà, nous avions résolu de placer le centre de la Mission ailleurs. Les environs du camp Memléla-Kréla nous semblaient réunir tous les avantages désirables. Lors de notre grande tournée, nous avions visité plusieurs places dans ces parages. Dès avant l'hiver, le P. Durieu voulait faire un voyage à ce camp, afin de sonder les sauvages et de choisir définitivement le lieu de la nouvelle résidence. Mais il ne nous fut pas facile de mettre notre plan à exécution ; nous étions prisonniers à Fort-Ruper : impossible de trouver un canot. Les Kouakouals ne voulaient pas nous conduire et empêchaient les sauvages des autres tribus de nous prendre à bord. Plusieurs fois on nous avait promis le passage, mais les canots s'éloignaient à notre insu. — Il y a des bigots quelque part qui veulent nous mettre des bâtons dans les roues... Nous étions déjà prêts à jeter notre manteau sur l'eau et à naviguer à la façon de saint Raymond de Pennafort, mais il nous restait encore une ressource et nous résolûmes de l'employer.

Le steamer de la Compagnie qui fait la traite des fourrures le long de la côte devait, sous peu, passer à Fort-Ruper ; de-

mander un passage à bord, emprunter le canot de plaisance de M. Compton et tenter la fortune à nous deux, ce fut le plan arrêté. Le steamer devait passer à quinze milles du camp Memléla-Kréla, nous nous ferions débarquer à cette distance, et, dans notre petit canot, nous achèverions la route : plan superbe, adopté à l'unanimité des voix. Aussi, dès que le steamer arrive, nous allons visiter un illustre passager, le docteur Tolmie, un des hauts employés de la Compagnie, comme qui dirait le Père Visiteur des forts. Il nous reçut parfaitement bien ; nous lui parlâmes de notre plan, il nous dit : « *Certainly* », et daigna même venir voir notre modeste demeure.

Enfin, le 31 janvier, nous pouvons quitter Fort-Ruper, en quête d'une nouvelle résidence. Vers les dix heures du matin, nous étions sur le pont de l'*Otter*, notre petit canot était hissé à bord ; le steamer siffle et nous partons : belle journée, ciel bleu, soleil splendide, vent froid du nord-ouest. Pendant la marche, nous fîmes connaissance avec un ministre, le R. Gribbel, qui revenait à Victoria de la mission protestante de Methla-Kathla : il se promena tout le temps avec nous sur le pont.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivons à l'endroit où nous voulions quitter le steamer. On s'arrête donc au milieu du chenal ; on lance notre petit canot, nous disons adieu à nos connaissances du steamer et nous descendons dans notre fragile embarcation. Les passagers, ne sachant pourquoi le steamer s'arrêtait ainsi au milieu de sa course, accoururent sur le pont pour en connaître la raison, et quand ils nous virent tous les deux dans notre petit canot, il leur sembla étrange que deux Prêtres s'exposassent ainsi à la fureur des vagues, et plus d'un, sans doute, dut se dire, en nous voyant partir : Ce sont des gens noyés. La mer était grosse, le vent soufflait avec force, notre canot était bien petit et nous nous trouvions loin du rivage. Mais nous n'avions pas peur, et nous étions fiers de montrer à ces Anglais protestants que le Missionnaire catholique, le Missionnaire français n'est pas une poule mouillée et sait payer de sa personne. Le steamer eut

l'attention de s'arrêter jusqu'au moment où nous nous trouvâmes à portée du rivage, il continua alors sa route, nous croyant à l'abri de tout danger.

Nous abordâmes dès que nous pûmes le faire facilement; nous avions besoin de respirer un peu et de vider le canot qui s'était à moitié rempli d'eau. Arrivés à terre, le P. DURIEU me dit : « Je ne vous croyais pas autant de sang-froid; c'est bon, nous avons fait nos preuves, nous pouvons naviguer maintenant sans crainte. » Le plus dangereux était passé. Il s'agissait de trouver le camp Memléla-Kréla, ou plutôt un emplacement que nous avions visité lors de notre grande tournée. Nous avions à nous frayer une route à travers un dédale inextricable d'îles sans fin, où les sauvages eux-mêmes s'égarent et où nous n'avions passé qu'une fois. Le soleil était encore haut : il y avait encore beaucoup d'huile dans la lampe, comme disent les Canadiens, mais il nous restait à parcourir une douzaine de milles. Nous nous avançâmes jusque vers le coucher du soleil, lorsque, trouvant que nous avions à lutter contre un courant trop fort, nous crûmes devoir camper pour attendre un changement de marée. Nous rencontrâmes une jolie place : c'était l'emplacement d'un ancien village. Chercher de l'eau, faire du bois, allumer le feu, préparer le souper, tout alla comme sur des roulettes. Le P. DURIEU est un vieux routier qui sait plus d'un tour, *he is up to every thing*, comme dirait le Frère BURN. Mais il faut vous faire l'inventaire de nos richesses : pour toute batterie de cuisine, nous avions une petite théière; pout tout instrument tranchant, une hache et un canif; pour provisions, un pain et un peu de farine, du thé et un peu de sucre. *Je m'accuse que c'est tout.* Le cuisinier eut bientôt crié : « Le thé est prêt. » Mais comment faire? sans cuiller, sans tasse, sans couteau! C'est peu de chose, on court chercher sur la grève une coquille, on l'emmanche d'un petit bâton et on a une superbe cuiller. Cela fait, on s'assied par terre à côté de la marmite, tenant d'une main son gigot de pain dans lequel on mord à belles dents, sans crainte de manquer aux règles de la politesse, et, de l'autre, la cuiller improvisée avec laquelle on puise dans la gamelle à tour de rôle.

Après souper, nous avions notre office à réciter ; il n'y avait plus d'huile dans la lampe depuis longtemps ; nous disons notre Rosaire en nous promenant sur une belle grève de sable blanc. Le silence, la solitude, la beauté de la nuit, tout nous portait à bien prier. Quand nos prières furent finies, nous nous promenâmes longtemps encore. La nuit était réellement délicieuse ; le vent était tombé, la mer s'étendait devant nous polie comme une glace, argentée par les rayons de la lune qui se levait belle et radieuse dans un ciel sans nuages.

Dès que la marée eut changé, nous lançâmes encore notre canot à l'eau et nous continuâmes notre route. Notre petite nacelle glissait sur la surface unie des eaux ; c'était un plaisir de voyager ainsi la nuit, au clair de la lune, dans la solitude. Il faisait un peu froid, pas trop, assez pour nous empêcher de suer en ramant de toutes nos forces. Nous errions à l'aventure. Quand nous nous crûmes aux environs d'un emplacement que nous voulions visiter encore, nous abordons, nous allumons du feu et nous étendons nos couvertures au pied d'un arbre ; nous nous glissons sous leur abri pour attendre le matin.

Le lendemain, quand le jour vint nous éclairer, nous reconnûmes les lieux : nous étions à la place voulue. Marie avait bien guidé ses Missionnaires ; nous avions débarqué dans la baie au fond de laquelle on a bâti la nouvelle résidence. Nous passâmes toute la journée à courir dans les bois, à examiner le terrain, les arbres, etc. Le soir, nous nous rendîmes au camp qui se trouvait à un mille et demi de là.

Pour abréger, je vous dirai que les sauvages nous firent assez bon accueil et nous invitèrent à venir demeurer chez eux. Le chef, chez qui nous étions descendus, nous donnait à manger. Dès que la vieille nous voyait mettre notre petite chaudière sur le feu, elle comprenait ce signal et nous préparait soit du poisson, soit des coquilles. On nous invitait aux grands repas et tous les soirs nous avions la place d'honneur à la représentation. C'était l'époque des grands jeux d'hiver. Je ne vous en parle pas maintenant, ce sera le sujet d'une autre lettre. D'ailleurs, je ne suis pas encore assez au courant

de toutes leurs fables pour pouvoir vous donner là-dessus des détails exacts. Pour cela, il faudrait bien connaître la langue, chose assez difficile, par la raison que tout rapport entre blanc et sauvage se fait en *tchinouk*, jargon ineffable qui a l'avantage d'être connu depuis la Californie jusqu'à l'Amérique russe, peut-être plus loin.

Comme le camp Klaouitsis n'est pas loin, quatre milles seulement, nous crûmes devoir aller parler à ces sauvages de notre intention de venir demeurer à Rarouaïs, c'est le nom de la nouvelle résidence. Donc, un jour après midi, nous lançons notre petit canot et nous voguons vers les Klaouitsis. La marée était pour nous et nous filions bien. Le courant de la marée est très-fort au milieu de ces îles. Malheureusement, nous étions partis un peu trop tard. La marée tourna contre nous avant notre arrivée. Nous tombâmes même dans un mauvais courant qui, malgré tous nos efforts, nous entraînait vers les Memléla-Kréla. Je ne sais où il nous aurait emportés si nous n'étions parvenus, en réunissant tous nos efforts, à gagner un petit îlot solitaire au milieu du chenal. Nous mettons pied à terre pour respirer un peu et pour nous concerter à notre aise. Comment faire? Allons-nous passer la nuit sur ce rocher? il est tard, point d'eau pour faire un peu de thé, point de bois pour se réchauffer, et il fait terriblement froid! Faut-il essayer encore de vaincre le courant? Nous nous décidons à patienter, et, pour tuer le temps, nous nous mettons à parcourir notre îlot solitaire; ce fut bientôt fait. Mais ne voilà-t-il pas que nous trouvons de l'eau douce dans le creux d'un rocher; un peu plus loin, nous rencontrons du bois sec. La Providence avait eu soin de nous ménager tout ce qu'il nous fallait : *Jacta cogitatum tuum super Dominum et ipse te enutriet*. Tout triomphants, nous allumâmes un grand feu, nous préparâmes une bonne tasse de thé pour ranimer nos forces, et maintenant, recommençons la lutte. Nous attachons une corde au canot, je saute dedans et, avec ma rame, je l'empêche de se briser contre les rochers, pendant que le P. Durieu le hale jusqu'à l'endroit où le courant, frappant le rocher, se divisait en deux. Là, je maintiens le canot en équilibre

pendant que le P. Durieu me rejoint, et quelques vigoureux coups de rame nous lancent hors de ce mauvais pas.

Les sauvages ne nous firent pas grand accueil, nous n'y passâmes qu'un jour. En retournant de chez les Klaouitsis, je crus un instant que c'en était fait de nous. Le vent sud-est nous surprit en route et se mit à souffler avec une force sans égale; nous étions au milieu du chenal, loin du rivage, et il nous était impossible d'aborder. Nous dansions, et à chaque contredanse l'eau nous lavait la figure. Nous pûmes atteindre une méchante petite île et nous y campâmes pour la nuit.

Pendant que nous étions chez les Memléla-Kréla, les Kouakouals y arrivèrent en foule. Ils firent tout ce qu'ils purent pour empêcher la réalisation de notre projet; ils inventèrent des histoires comme les sauvages en savent inventer, ils menaçaient de briser le canot qui viendrait prendre nos effets à Fort-Ruper. En dernière analyse, nous eûmes le dessus. On nous donna un grand canot, le plus grand du camp, pour transporter nos bagages. Le mercredi des Cendres, 14 février 1866, nous quittions le Fort, le P. Durieu, le Frère Burn et moi; nous allions commencer notre établissement de Rarouaïs. Nous avons fait un rude carême; mais je crois que je ferai mieux de vous réserver le détail de nos travaux pour plus tard, ma plume commence à se fatiguer et il faudrait avoir toutes mes forces afin de vous décrire les difficultés et les obstacles que l'on rencontre à chaque pas en fondant un nouvel établissement, afin de vous montrer ces trois Oblats, débarqués sur le rivage de Rarouaïs, n'ayant pas une place où mettre le pied, et cela au cœur de l'hiver; nous ne pouvions même trouver un lieu pour dresser une tente, nous avons été obligés de conquérir le terrain pied par pied. Notre ennemi, c'était le bois. Le P. Durieu disait, au milieu de nos fatigues : « Nos successeurs jouiront du fruit de nos travaux, sans se douter de ce qu'il nous en a coûté pour rendre ces lieux habitables. » Moi, j'ai perdu à la bataille ma soutane, mon chapeau, mes souliers, mon pantalon, une partie de ma peau, et celle qui me restait, qui n'a jamais été bien blanche de sa nature, ressemblait alors littéralement à celle d'un

nègre : elle était saturée de gomme, de poix, de sueurs, de poussière, etc.

31 *juillet* 1866. Le R. P. Durieu, avec les Frères Blanchet et Surel, se trouve à Rarouaïs; le Frère Born a été rappelé par Monseigneur il y a quelque temps. Ils bâtissent une maison plus confortable que la hutte qu'ils habitaient. Je me trouve seul à Fort-Ruper, et votre serviteur y remplit toutes les fonctions que lui impose sa solitude. Il est son propre cuisinier, et un bon, je vous le garantis. Il a ses idées à lui de l'art culinaire, et comme il est tout seul, il peut suivre ses idées sans déplaire à personne : quand il est content, tout le monde est content. Il n'aime pas la cuisine longue et compliquée, son système est court et simple. Le temps est-il humide, il dit : « Tiens, du feu! cela me ferait du bien. » Et comme il est économe, il profitera de l'occasion pour faire cuire une marmite de quelque chose, voilà la cuisine préparée pour quelques jours ; on puise là-dedans tant que cela dure. N'est-ce pas court, simple, économique ? Jugez.

Mes sauvages sont toujours éloignés du Prêtre ; les enfants du Fort viennent à l'école, les engagés de la Compagnie, avec leurs familles et quelques rares sauvages, assistent au service divin le dimanche. Voilà tout ce qu'il m'est donné de faire pour le salut de ces âmes ! Oh ! priez bien pour moi et pour mes pauvres sauvages ! c'est tout ce que je vous demande en retour de ce long entretien.

J. M. J. Le Jacq, o. m. i.

VII. La résidence des Snohomish, ou Mission de Saint-François-Xavier, est la plus ancienne des Missions du Vicariat du Pacifique ; elle est située dans l'État de l'Orégon et fait partie du diocèse de Nesqualy. Nous connaissons les travaux auxquels nos Pères s'y sont livrés. Le R. P. Chirouse dirige l'école que fréquentent les enfants sauvages et s'occupe, en même temps, avec un autre Père, de l'évangélisation des tribus qui habitent les bords de la baie Puget Sound. En 1865, il avait pour compagnon le

R. P. JAYOL, qui fut remplacé, au mois de septembre, par le R. P. GRANDIDIER.

Le R. P. GRANDIDIER a été envoyé chez les Snohomish, après avoir exercé le saint ministère dans plusieurs Missions importantes confiées à son zèle. On se rappelle le voyage qu'il fit en 1861 aux mines du Caribou et les fatigues qu'il eut à endurer. Il lui fallut près d'une année pour se remettre des suites de cette longue et pénible excursion. Quand ses forces revinrent, l'obéissance l'envoya à New-Westminster, où il eut à visiter les tribus sauvages échelonnées sur les bords du Fraser et à seconder le zèle infatigable du R. P. FOUQUET. Dieu lui ménagea une grande consolation en lui fournissant l'occasion d'assister à sa mort une pauvre Irlandaise qui demeurait à Fort Yale. Ce voyage se fit avec une rapidité merveilleuse, mais non sans fatigues et sans danger.

Quelque temps après son retour à New-Westminster, le P. GRANDIDIER dut se rendre avec le Frère GUILLET à Fort-Hope : c'était à l'époque où les Pères de la Mission du lac Okanagan venaient chercher leurs provisions. Bientôt Mgr D'HERBOMEZ, le R. P. DURIEU, alors chargé de la Mission du lac Okanagan, le R. P. GRANDIDIER et le Frère GUILLET se trouvèrent réunis à Fort-Hope et passèrent plusieurs jours ensemble. « Quelle douce consolation, dit le P. GRANDIDIER, pour des frères de se revoir, de s'embrasser après une si longue séparation, que doit suivre une séparation plus longue encore ! Qu'ils sont précieux et courts les moments que l'on passe ensemble ! Que de choses on se dit, que de retours on fait vers les rivages de notre patrie où nous avons laissé tant d'êtres aimés, tant de frères chéris ! Mais, quelque courte qu'elle soit, c'est une consolation que le Seigneur nous ménage, et du fond du cœur nous l'en remercions. C'est surtout quand on est éloigné de ses frères, jeté au loin en senti-

nelle perdue de la religion et de la civilisation que l'on sent le prix de l'union de la famille, de ces liens si tendres et si forts qui unissent tous les membres de notre Congrégation. »

Après avoir accompagné le P. Durieu pendant quelques milles, le P. Grandidier revint à Fort-Hope, qu'il trouva plus triste et plus solitaire. Mais les sauvages l'appelaient. Un ministre anglican était entré dans sa bergerie et avait attiré les sauvages en leur promettant des papiers. Il leur disait : « Le papier du prêtre est bon, mais le mien est bon aussi. » Ces papiers n'étaient pas autre chose qu'une feuille de papier ordinaire sur laquelle il écrivait en caractères grecs le nom du porteur. Cette distribution terminée, il leur fit une instruction et les invita à assister, une bible entre les mains, à l'office qu'il devait célébrer. Plusieurs chefs étaient venus prévenir le Père qui se disposait à se rendre au milieu des sauvages, lorsqu'une lettre du R. P. Vicaire l'appela à Victoria. Il était désigné pour la fondation de la Mission de Fort-Ruper.

Cette fondation offrait de grandes difficultés. « Les sauvages de ce district, dit le P. Grandidier, sont de vrais sauvages ; à peine si de la civilisation des blancs ils ont glané l'habitude de jeter une couverture sur eux-mêmes pour cacher leur nudité ; encore bien souvent la rejettent-ils comme trop embarrassante. Ils ont parachevé leur corruption par un commerce avec les blancs digne de Sodome et par un abus effréné des liqueurs fortes. Ils sont en outre féroces et sanguinaires. Dernièrement encore ils ont tué deux hommes et deux femmes, et emmené prisonniers ou esclaves deux enfants appartenant à une autre tribu. Ils ont la coutume de mettre leurs morts dans une caisse de deux à trois pieds carrés et ils la hissent sur un arbre à une branche duquel ils l'attachent ; quelquefois le même arbre a jusqu'à douze ou quinze ornements

de ce genre. Une fois, il y a peu d'années, un d'entre eux but si copieusement des liqueurs fortes qu'il tomba ivre-mort. Les sauvages, croyant qu'il avait rendu le dernier soupir, l'ensevelirent dans sa caisse, où, pour le faire entrer, ils lui plièrent les genoux contre la poitrine, et le hissèrent sur son arbre. Un blanc, en passant, entendit des soupirs, aperçut des mouvements et alla avertir les sauvages. Ceux-ci ne voulurent pas croire que leur prétendu mort ne fût pas mort. Cependant, quand leurs oreilles les convainquirent du fait, ils ne se hâtèrent pas de le descendre, mais ils se dirent : « Il est allé dans la terre des esprits, s'il revenait parmi nous, il nous ferait du mal ; qu'il reste avec les esprits ! » Et ils le laissèrent mourir. Je tiens l'histoire de la bouche du commis du fort.

« Pendant que nous étions à Fort-Ruper, le maître de l'école anglicane des Chimséans s'y arrêta avec son collègue, et tous les deux ils allèrent dans les loges inviter les sauvages à ne pas venir nous écouter. Hélas ! ce n'était point nécessaire ! »

Le P. Grandidier ne resta à Fort-Ruper que trois mois. Il y fut remplacé par le P. Le Jacq, qui « sauta, dit-il, de la cathédrale de Victoria dans la hutte des sauvages, et de professeur de langues devint étudiant dans l'art culinaire. » Et le Missionnaire ajoute, en s'adressant au Supérieur Général : « Oh ! mon bien-aimé Père, tâchez de nous envoyer du renfort ; les ministres nous dépassent ; ils viennent de fonder une nouvel établissement sur la rivière Naas, au-dessus du fort Simpson. Il faudrait leur disputer le terrain et nous ne le pouvons faute de sujets. Ayez pitié de nous et de nos sauvages, et envoyez-nous des Oblats, car qui dit Oblat dit tout, et nous tâcherons de leur prouver qu'ici, aux extrémités du monde, nous n'avons pas perdu l'esprit de la famille, l'esprit et l'héritage de notre bien-aimé Fondateur, la charité entre nous.

Nous leur montrerons que nous sommes des frères, quoique des frères sauvages, et nous leur adoucirons les sacrifices qu'ils font en quittant leur famille et leur patrie. Laissez-nous donc crier vers vous le cri d'alarme des anciens chevaliers : Oblats de Marie Immaculée, à la rescousse ! »

De retour à Victoria, le P. GRANDIDIER fut envoyé sur le Fraser, où il reprit sa vie de Missionnaire errant. Pendant que le P. FOUQUET poussait ses pas jusqu'à l'île Charlotte, il visita les Missions intérieures, et tous les deux, revenus le même jour de leurs excursions, assistèrent à la grande fête de la reine Victoria que nous a racontée le R. P. GENDRE.

Peu de temps après, dans une nouvelle visite aux tribus sauvages de l'intérieur, le P. GRANDIDIER eut la consolation de baptiser plus de deux cents enfants : ce fut au prix de mille dangers et de mille privations. Nous connaissons maintenant l'état des routes qui traversent ces contrées désertes : le voyageur y est continuellement exposé à perdre la vie. Le Seigneur a veillé sur son Missionnaire, et, dans plusieurs circonstances, sa protection s'est manifestée d'une manière très-sensible. Le généreux Oblat a pu apprécier aussi l'hospitalité des mineurs, et une famille chinoise est venue généreusement à son aide, au moment où ses privations atteignaient leurs dernières limites. Et c'est au milieu de ces pérégrinations qu'il faisait une abondante récolte d'âmes. Aussi ajoute-t-il : « Il faut bien que les grâces que nous répandons, la force que nous avons pour supporter nos souffrances nous viennent de quelque part : ce n'est pas de nous, qui ne sommes que le canal. C'est alors que nous comprenons le bonheur d'appartenir à une Congrégation où nous sommes solidaires les uns des autres.... Oui, c'est aux prières de nos frères que nous sommes redevables de tant de consolations

et de faveurs. C'est pourquoi nous nous réjouissons d'appartenir à cette petite société de Marie. Nous remercions Dieu d'abord et Marie Immaculée et ensuite tous nos Frères : qu'ils continuent de prier pour nous ! »

En revenant à New-Westminster, le P. GRANDIDIER s'arrêta à Sainte-Marie pour voir le P. GENDRE. Les enfants étaient en vacances. Leur maître, si zélé, travaillait de l'autre côté du fleuve, mais il avait laissé sur la porte de la maison un grand avis annonçant son prochain retour. Pour le hâter, le P. GRANDIDIER se mit à sonner la cloche a toute volée et le P. GENDRE accourut bientôt : les deux Oblats tombèrent dans les bras l'un de l'autre: *Ecce quam bonum !*

A New-Westminster, une lettre attendait le Missionnaire voyageur : elle l'appelait à Victoria. Là, Mgr D'HERBOMEZ lui fit connaître sa destination ultérieure : il devait aller chez les Snohomish remplacer le P. JAYOL, nommé directeur de la Mission du lac Okanagan. Le P. GRANDIDIER a visité pendant l'hiver de 1865-1866 les tribus de Puget-Sound. Il nous promet le récit de cette première visite, qui a été suivie d'une nouvelle excursion vers les mines du Caribou, où le P. GRANDIDIER a été envoyé pour fonder une nouvelle résidence, au milieu de ces contrées privées de secours religieux.

L'arrivée du P. GRANDIDIER à Saint-François-Xavier était le signal de départ pour le P. JAYOL. Dans une lettre en date du 7 septembre 1865, ce Père décrit les témoignages d'affection que lui ont prodigués les Snohomish :

En quittant les sauvages, j'ai été surpris de leur sensibilité. On ne s'attendait à rien de semblable. Plusieurs de nos enfants de l'école pleuraient en me disant adieu. Celui qui nous sert de Frère convers me serrait les mains en sanglotant, il me demandait pardon de ses négligences, de ses oublis et me

remerciait de mes réprimandes, « de tout ce que tu faisais, disait-il, pour me rendre bon. » J'ai vu plusieurs de nos sauvages sur mon chemin ; j'en ai été d'autant plus satisfait, qu'ils étaient du nombre de ceux que j'ai eus à Saint-Joseph d'Olympia. Ils m'ont exprimé un bien grand regret, et dans leur surprise et affliction : « C'était toi, disaient-ils, que nous avions vu le premier, qui nous avais baptisés, et nous t'aimions spécialement pour cela. Mais puisque le bon Dieu t'appelle ailleurs, c'est bon, va ! » Je les ai quittés en leur promettant bien de ne jamais les oublier, et nos regards se sont détournés, chacun s'empressant de cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux. La sincère reconnaissance de ces pauvres enfants des bois m'avait tellement impressionné, que je ne pouvais ouvrir les yeux pour dire mon bréviaire ; le mal de mer, qui est venu bientôt m'assaillir dans toute sa violence, a pu seul comprimer mes larmes. Il me semblait que j'étais bien payé du peu que j'avais fait en faveur de ces pauvres sauvages !

Un rapport du R. P. Chirouse, du 17 décembre 1865, nous trace un tableau intéressant de la situation de notre Mission des Snohomish. En voici les principaux passages :

C'est avec peine que je le répète, nos adultes du Sound, excepté quelques villages, sont toujours les mêmes, c'est-à-dire indifférents pour ce qui regarde le salut de leurs âmes, et opiniâtrément attachés à toutes les vieilles coutumes et aux habitudes corrompues qu'ils contractent dans leur commerce avec les blancs. Parmi les infidèles et les renégats, la corruption est si grande, qu'elle décime ces pauvres sauvages de la manière la plus impitoyable par les maladies et les rixes qu'elle engendre. Je recommande ces malheureux aux prières de la Congrégation. Dieu compte encore des élus dans leurs rangs, et sa miséricorde se manifeste de temps en temps à leur égard. Parlons maintenant de nos catholiques.

A notre Mission de Tulalip, le gouvernement américain ne nous a encore fait construire ni chapelle ni église. Nous célé-

brons les Saints Mystères dans la maison d'école, qui, heureusement, est assez propre et assez vaste pour contenir tous les fidèles de la Mission. Nous avons converti une de nos chambres en oratoire et nous avons le bonheur de posséder jour et nuit le Divin Maître. Tous les jours, je célèbre la sainte Messe, à laquelle assistent nos trente-cinq écoliers, ainsi que les sauvages voisins Après la messe, il y a toujours une instruction sur les vérités de la Religion ou les devoirs qu'elle impose.

Ces instructions sont nécessaires, elles soutiennent la persévérance de nos pauvres sauvages, qui reviendraient facilement à leurs anciennes superstitions. Tous les dimanches et les jours de fête, les sauvages chantent la messe royale de Dumont, qu'ils aiment beaucoup. Nous confessons surtout les vendredis et samedis, et les communions se renouvellent assez fréquemment, à la grande édification des blancs qui, parfois, en sont témoins. Pendant nos vacances dernières, je me trouvai un dimanche à Saint-Joseph d'Olympia avec tous nos enfants. La Supérieure des Religieuses de Vancouver, se rendant à Steilacoum, assista à la messe dans la chapelle des sauvages et fit la communion à côté de quelques-uns de nos écoliers. Lorsqu'elle vint ensuite me faire ses adieux, elle me dit : « Il y a longtemps que j'ai le bonheur de recevoir la sainte Communion ; je n'ai jamais éprouvé une si grande joie intérieure que celle que j'ai goûtée aujourd'hui dans votre humble chapelle. Jamais je n'avais encore vu de sauvages communier. Que j'étais heureuse de me trouver à la sainte Table avec eux ! Ils sont si pieux et si édifiants ! »

Ce qui nous console, mon très-révérend Père, c'est que, depuis deux ans, il n'y a presque plus de désertions parmi nos chrétiens et que les retours des renégats deviennent plus fréquents. Nous sommes porté à croire que maintenant la foi est solidement plantée au milieu de ces tribus. Sur les vingt-cinq sauvages qui ont fait leur première communion, je n'en connais qu'un seul qui soit retourné en arrière. Tous les autres sont des modèles de bonne conduite ; ils s'approchent de l'Eucharistie aussi souvent qu'on veut bien le leur permettre. J'en connais qui, loin des Missionnaires, en con-

tact journalier avec les loups *blancs* et *noirs,* se conservent néanmoins sans souillure, et font souvent, pendant l'année, plus de soixante-dix milles pour venir recevoir le divin Sauveur, qu'ils savent bien appeler dans leur langue le pain de la vie éternelle.

La veille du jour où nous devions commencer nos vacances et visiter avec mes écoliers la baie du Sound, l'un d'eux me disait : « Nous allons voir beaucoup de diables sur la route, n'oublie pas de porter une bonne provision de petits pains (hosties), afin que nous recevions souvent Jésus, qui seul peut nous empêcher de tomber dans les filets tendus de toutes parts. » Ces sentiments étaient une preuve de leur foi et de leur amour.

L'expérience m'a appris que si j'envoyais ces enfants dans leurs familles, ne fût-ce que pendant un mois, tous les avantages que leur procure l'école seraient bientôt perdus. Ils sont donc tous pensionnaires et je préside à leurs vacances. C'est l'époque que je choisis pour faire la visite des tribus indiennes du Sound ; mes écoliers m'accompagnent et me sont d'un grand secours.

Pendant l'hiver, mon compagnon de résidence fait aussi la visite aux sauvages. Ces visites sont le moyen le plus efficace pour entretenir le bien dans ces tribus ; il est à regretter que nous ne puissions pas les renouveler plus fréquemment. Il faudrait qu'il y eût toujours quelques Missionnaires à la portée des sauvages pour les éclairer, les fortifier, les assister au lit de la mort et surtout pour baptiser les petits enfants, dont plusieurs meurent sans être régénérés, malgré le soin que nous avons d'établir des catéchistes qui sachent baptiser.

Outre la Mission des Snohomish, il y a quatre autres villages ou tribus où la religion compte un petit nombre de fidèles dévoués : ce sont les Lamys, les Souhonomish, les Etakmurs et les Douamish. Nous leur donnons des soins particuliers, car ils sont comme une bonne semence qui nous promet d'heureux fruits pour l'avenir. Dans chacune de ces tribus, nos catholiques se distinguent des infidèles ; ils s'en tiennent séparés autant que possible. Ils abandonnent leur vie errante

et vagabonde, se bâtissent des maisons à la manière des blancs, secouent leur paresse naturelle, travaillent la terre, élèvent des animaux domestiques et s'efforcent d'imiter les honnêtes fermiers. Il n'y a plus chez eux de jongleurs. Ils ont brûlé leurs instruments de jeux, et leurs lois obligent ceux qui boivent des liqueurs enivrantes à payer une certaine somme, destinée à soulager les malades et les vieillards, ou bien à décorer leur chapelle et la petite maison que chaque village a bâtie pour abriter le Missionnaire. Ils ont en horreur l'abominable coutume de mutiler leurs enfants au berceau, et surtout de soumettre leurs têtes encore tendres à une cruelle pression qui certainement dérangeait leur cerveau, les rendait tous difformes et en tuait un grand nombre. Ceci nous fait espérer que les enfants de nos chrétiens seront plus intelligents et plus robustes. Chaque chapelle a un petit clocher avec une cloche, au son de laquelle les chrétiens se réunissent pour prier Dieu et chanter ses louanges matin et soir. J'en ai vu qui, vers midi, traversant le village avec une charge sur le dos, s'agenouillaient au milieu de la route pour réciter leur *Angelus*. Leur respect pour les morts allait autrefois jusqu'à la superstition, il est maintenant réglé par les enseignements de la Foi, et ils se font un pieux devoir de prier pour leurs défunts et de solliciter des prières en leur faveur. L'esprit de charité a chassé l'esprit de rancune, de vengeance, d'homicide, qui fait toujours de nombreuses victimes parmi les infidèles. Nos chrétiens savent pardonner à leurs ennemis et même prier à leur intention. Il y a peu de jours, un chrétien retombé depuis sept ans dans l'infidélité était sur le point de mourir, il se nommait Pierre. Il avait contracté chez un de nos bons catholiques, appelé Léon, une dette qu'il ne pouvait solder. Léon s'inquiétait moins de sa créance que du salut de ce malheureux. Il va donc le visiter, et, s'asseyant sur son grabat, il lui prend la main et lui dit : « Pierre, mon ami, tu vas mourir ; prends pitié de ton âme, ne la donne point au diable ; si tu manques le ciel, à quels tourments te condamnes-tu ? Le printemps dernier, tu as voulu me faire assassiner, je te le pardonne, si tu veux revenir à Dieu... Afin que

tu n'aies plus à te préoccuper que de ton âme, je te donne tout ce que tu me dois... Je t'en conjure, ne meurs point sans te confesser ! » Après un long entretien, Pierre, protégé par Marie, le refuge des pécheurs, est touché de la grâce, et prie Léon de m'appeler sur-le-champ. La Mission n'était pas très-éloignée, Léon arrive bientôt et me crie d'un air triomphant : « Mon Père, viens vite, Pierre va mourir et il veut se confesser ! Il pleure, il se repent de ses mauvaises actions! » Je me mets en route, et arrivé auprès du moribond, je lui adresse quelques paroles d'encouragement et je lui demande s'il se souvient encore des prières que je lui ai enseignées avant son baptême : « Je les ai toutes oubliées, me répond-il, excepté une seule, que je n'ai pas manqué de dire tous les jours, même lorsque j'étais ivre, c'est *Je vous salue, Marie !* » Lorsqu'il prononça le nom puissant de Marie, deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, il se frappa la poitrine et se couvrit le visage de ses deux mains décharnées. Je le préparai de mon mieux ; sa confession fut pleine de repentir, et le voyant plus fatigué, je lui donnai l'absolution. Le lendemain, je retournai à sa loge, mais il venait d'expirer, et je trouvai Léon auprès de son lit, récitant le chapelet pour le repos de son âme.

Nous constatons aussi avec bonheur la persévérance de nos catholiques dans leur promesse de tempérance; ils ont généralement en horreur le whisky et les Américains qui le leur présentent. Les colporteurs de boissons, véritables destructeurs des sauvages, ne font plus fortune auprès de nos chrétiens. Le printemps dernier, un schooner chargé de cette marchandise aborda chez les Etakmurs, campés à Madisson; il resta plusieurs jours a l'ancre devant le village, situé sur les bords de la mer, cherchant en vain à vendre sa cargaison. Quelques infidèles achetèrent du whisky et s'enivrèrent. Les catholiques craignirent le mauvais exemple et signifièrent au marchand de s'éloigner. Celui-ci s'obstina. Alors les chefs, usant des droits que le Gouvernement leur accorde en ces circonstances, allèrent en nombre au bateau, lièrent le capitaine et son compagnon, brisèrent les barils, mirent le feu au schooner et

conduisirent les deux blancs aux agents de la police, qui les condamnèrent, selon les lois, à trois mois de prison et à une amende de cinq cents piastres. Depuis ce temps-là, les marchands de boisson n'ont plus osé s'aventurer auprès de nos chrétiens de Madisson.

Les infidèles sont fiers, prétentieux ; ils méprisent tout ce qui est bien et partagent l'esprit d'hostilité des blancs dépravés, qui abondent dans le Sound. Que de fois ils m'ont dit : « Retire-toi, Prêtre ! cesse de nous faire honte dans tes sermons ! tu as ta route, garde-la; nos pères avaient la leur, nous n'en voulons pas d'autre ! » Il n'en est pas ainsi de nos fidèles : leur foi est vive et pratique ; ils sont pénétrés du plus profond respect pour les enseignements de la Religion et pour ses ministres. Quelquefois même, ils porteraient ce respect au delà des bornes, si l'instruction ne les modérait. Judith, une de nos plus anciennes et plus ferventes converties, prenait l'habitude de faire la génuflexion devant les Prêtres. Un jour, comme je me retirai après mon action de grâces, je la rencontrai et je lui demandai pourquoi elle agissait ainsi : « Mon Père, me répondit-elle, tu viens de dire la sainte messe, le bon Jésus est dans toi, ne faut-il pas l'adorer ? » Et dans sa langue sauvage, répétant sans le savoir l'expression de saint Cyrille : « N'es-tu pas un Sherksiam-lasdegwad, c'est-à-dire un porte-Dieu ? » La leçon était bonne pour moi, je ne l'oublierai point ; mais je dus faire comprendre à cette fervente chrétienne que, s'il était bien de respecter les Prêtres comme les tabernacles vivants de Dieu, il ne fallait pas cependant adorer l'Eucharistie là où elle n'était plus sacramentellement.

Un mot sur notre école.

Vous en connaissez les origines. Au début de notre Mission chez les Snohomish, le P. Durieu et moi nous avions cinq ou six petits sauvages auxquels nous apprenions les prières, afin de pouvoir les baptiser ; plus tard ils apprirent à servir la Messe et à chanter des cantiques ; ils s'attachèrent à nous et étaient plus souvent à la maison que chez leurs parents. Nous constatâmes bientôt qu'ils étaient meilleurs que leurs compagnons

d'enfance qui demeuraient dans les camps. Nous leur achetâmes de petits livres pour leur montrer à lire. Cela leur plut beaucoup et leurs progrès nous poussèrent à en réunir un plus grand nombre. Nous en eûmes de douze à quinze. Nous leur faisions cultiver un petit champ, mais ce travail ne suffisait pas à leur entretien, les parents ne nous donnant aucun secours. Nous avons eu des moments bien pénibles ; Dieu merci ! le Seigneur nous est venu en aide.

Voyant notre école prospérer, le gouvernement américain l'a prise sous sa protection et il s'est fait un devoir de contribuer aux dépenses nécessaires. Ces moyens étant encore insuffisants, je crus utile de m'adresser à la générosité des blancs et je partis avec tous mes écoliers, pendant la belle saison, pour faire le tour du Sound. Ces chers enfants récitaient devant les blancs assemblés de petites pièces, lisaient quelques phrases et chantaient des cantiques. Les blancs en furent enchantés et leur firent des présents considérables. Durant cette tournée, plusieurs enfants sauvages, enviant le sort des nôtres, vinrent se joindre à eux. Tous les ans, depuis lors, j'ai renouvelé cette excursion et les résultats en ont toujours été plus heureux. Voici quelques détails sur la visite que j'ai faite au mois d'octobre dernier.

A cette époque, le Frère Macstay, tous nos enfants et moi, nous avons quitté notre jolie résidence et nous y avons laissé le R. P. Grandidier et le Frère Verney. En deux jours, nous nous rendîmes chez les Lamys, à soixante-neuf milles de Tulalip, vers l'extrémité nord du Sound. Nous visitâmes, dans une journée, les blancs qui nous reçurent à bras ouverts, et nous passâmes près d'une semaine à instruire les Lamys et deux autres tribus qui s'étaient rassemblées pour assister aux exercices de la Mission. J'entendis là plus de deux cents confessions, j'administrai vingt-huit baptêmes d'enfants, quatre d'adultes et je bénis six mariages ; plusieurs malades furent assistés, et bien des différends réglés au contentement de tous. Une imposante procession autour du village et la plantation d'une grande croix au centre du cimetière terminèrent la Mission. Lorsque nous reprîmes les canots pour nous diriger vers

une autre tribu, tous nos Lamys, réunis sur le rivage, chantèrent leur chant d'adieu, le *Sub tuum*, et me prièrent de revenir les voir au plus tôt. Dans l'espace de deux mois, je visitai ainsi huit autres tribus, instruisant les adultes et baptisant les enfants, Dieu sait au prix de quelles fatigues et de quelles privations. Mais ces fatigues et ces privations nous deviennent en quelque sorte nécessaires, au point que nous souffrons davantage quand nous en sommes privés.

D'ailleurs, elles sont mélangées de joies ineffables. Mes écoliers, en m'accompagnant dans ces visites, produisent un grand bien chez les sauvages, par leurs bons exemples et leurs discours édifiants Quelquefois même ils deviennent de véritables apôtres. Je rencontrai dernièrement un jeune renégat qui avait été autrefois le cuisinier et l'interprète d'un de nos Pères et le compagnon d'enfance d'un de nos grands écoliers. Célestin avait été sage tout le temps qu'il avait passé avec les Missionnaires, mais depuis cinq ans sa vie était des plus dépravées. Il était devenu l'esclave du whisky, du jeu et des femmes. Son ancien ami, l'ayant aperçu, lui toucha la main le premier en l'abordant et entreprit de le convertir. Il pria Dieu et réussit. Un jour, je venais de terminer la sainte Messe et l'instruction dans la grande loge du chef. Célestin, les yeux pleins de grosses larmes, s'agenouille devant moi, en présence de tous les assistants, et s'écrie, comme l'enfant prodigue : « Mon père, j'ai fait mal au grand chef d'en haut, en rejetant ses ordres, et à toi en méprisant tes instructions ; j'ai suivi de perfides amis qui me conduisaient au grand feu ; je m'en repens, et dès aujourd'hui je veux faire pénitence. Dieu m'a envoyé un vrai ami comme un ange du ciel pour me retirer de l'abîme ; je le suivrai quoi qu'il puisse m'en coûter ! » Célestin fut sincère. Il se présenta humblement au tribunal de la pénitence, fit bénir son mariage et est devenu un apôtre parmi les siens. N'y a-t-il pas là de quoi inonder le cœur de joie ?

Dans une autre tribu, quand tous se furent confessés, un enfant de huit à dix ans vint me prier d'aller confesser sa mère, qui était au lit depuis plusieurs mois, et dont la mala-

die était dangereuse. Lorsque la pauvre infirme eut achevé, le candide enfant me dit : « Mon Père, moi aussi, je veux laver mon âme, car j'aime bien ma mère et je voudrais la suivre au ciel ! » Je l'écoutai aussitôt ; il ne différa point l'accomplissement de sa pénitence et, pour s'en acquitter, il alla se cacher dans un bosquet où il pensait n'être vu que de Dieu seul ; mais je l'apercevais aussi, à travers les fentes de la cabane. A genoux, les bras en croix, les yeux levés au ciel, il priait comme un saint ; il se frappa plusieurs fois la poitrine, et, ayant terminé, il essuya ses pleurs et revint auprès de sa mère. Ce spectacle m'arracha des larmes bien douces. Je ne pus m'empêcher d'aimer cet enfant qui avait ainsi ajouté à mes prescriptions ; j'aurais bien voulu l'enrôler dans les rangs de mes écoliers. Je lui demandai donc s'il ne désirait pas venir avec nous : « Mon Père, me répondit-il, je brûle du désir d'aller chez toi, mais ma pauvre mère, qui la soignera pendant qu'elle souffre ? Elle est bien pauvre ! je n'ai point de frères, point de sœurs ; mon père a été tué par des méchants... Ma pauvre mère (et il pleurait), il faut bien que je lui fasse du feu, que je lui apporte de l'eau et que je prépare son saumon, etc. » Je n'eus pas le courage de faire de nouvelles instances, je me retirai pour cacher un peu mon émotion. Je vous assure, mon bien-aimé Père, que mon cœur était plein de ce qu'on ne peut pas expliquer.

Grâce à Dieu, le Frère Macstay, mes enfants et moi, nous avons terminé cette visite des tribus sauvages avec succès et sans accident, et nous sommes maintenant tous en bonne santé, prêts à recommencer les travaux et les études avec un nouveau zèle.

Terminons par l'extrait suivant d'une lettre du R. P. Chirouse, qui nous servira de rapport pour l'année 1866 :

Camp des Chevreuils, le 27 août 1866.

...Je suis en voyage dans les baies avec mes trente-six petits écoliers qui prennent leurs vacances. Nous avons deux canots en cèdres creusés, pour transporter nos lits, nos provisions et

nos personnes. Nous campons toujours à la belle étoile, sur les bords de l'eau salée, excepté lorsque nous rencontrons un village de blancs ou de sauvages qui nous prêtent un pauvre abri non occupé. Chez les sauvages, je baptise les enfants et j'instruis les adultes ; chez les blancs, j'accomplis ce que je puis de mon ministère et mes écoliers recueillent quelques aumônes en chantant et en jouant plusieurs pièces amusantes. C'est ainsi qu'ils pourvoient à leur subsistance. Il y a un mois et demi que nous avons quitté la Mission des Snohomish, laissant en bonne santé le R. P. Baudre et les Frères Macstay et Verney. Depuis notre départ j'ai baptisé cinquante enfants au berceau et quinze vieillards sur les bords de la tombe. Aujourd'hui nous passons la journée dans une petite île où nos enfants s'amusent à chasser le chevreuil. Ils en ont déjà abattu trois. Nous sommes à plus de cent milles de notre Mission et ce n'est qu'ici que nous pouvons trouver des chevreuils. Nous y passerons trois jours, en employant notre temps à la prière, à l'étude du catéchisme, à la chasse, à la pêche et aux jeux. Nous continuerons ensuite notre route pour visiter encore deux tribus sauvages et un village de blancs avant de rentrer à la Mission.

Comme vous le voyez, je vous écris sur la route et bien loin des gens civilisés. Mes petits étourdis en jouant ont renversé mon écritoire, mais ici on fait feu de tout bois : le petit William cueille des fruits dans la forêt, en exprime le jus et remplit mon encrier d'une belle encre qui fait aussi une excellente boisson. Ma table est une jolie petite planche que les vagues de la mer ont bien lavée et jetée ensuite sur le rivage ; mes genoux en sont les pieds et j'ai pour chaise une jolie roche couverte de mousse jaune. Tout est poétique ; je regrette bien de n'être pas poëte, je pourrais vous intéresser...

Je suis heureux de vous dire que la miséricorde divine trouve toujours beaucoup d'élus parmi nos pauvres sauvages ; tous les ans le nombre des ivrognes diminue et celui des membres fidèles de la Société de tempérance augmente.

Notre école va toujours bien ; plusieurs de nos premiers élèves se sont établis et forment maintenant de bonnes familles

chrétiennes capables d'élever leurs enfants et même de leur apprendre à lire et à écrire. Nous avons trente-six élèves, et plusieurs nouveaux entreront après les vacances. Les protestants, qui n'ont jamais rien pu faire chez les sauvages de Puget-Sound, sont extrêmement jaloux, mais nos sauvages ne se laissent point séduire. « Pourquoi, disait un fanatique à l'un de nos chrétiens, pourquoi croyez-vous les prêtres et ne voulez-vous point croire les ministres? — Parce que, répondit le sauvage, la conduite du prêtre catholique nous prouve qu'il dit la vérité, et que celle du ministre nous montre qu'il ne prêche que le mensonge. »

Nous avons résumé les dernières nouvelles reçues de nos différentes Missions du Pacifique : elles nous ont fait connaître leur situation jusque vers la fin de l'année 1866. A cette époque, Mgr D'HERBOMEZ, les RR. PP. FOUQUET, PANDOSY, JAYOL, HORRIS, MAC GUCKIN et le Frère ALLEN se trouvaient à New-Westminster : le P. HORRIS et le Frère ALLEN y dirigeaient une école qui comptait déjà une dizaine d'élèves, dont deux pensionnaires. A Sainte-Marie du Désert, les PP. GRANDIDIER, VILLEMARD et le Frère JANIN : au lac Okanagan, les PP. GENDRE, RICHARD et le Frère GUILLET ; à Rarouais, le P. DURIEU et les Frères BLANCHET et SUREL ; à Fort-Ruper, le P. LE JACQ ; à Tulalip, les Pères CHIROUSE, BAUDRE et les Frères VERNEY et MACSTAY. Le Vicariat comptait en outre trois Frères convers novices. *Messis quidem multa, operarii pauci* (abondante moisson, mais peu d'ouvriers).

Notre-Dame de l'Osier, 12 mai 1867.